

## Notes sur Francis Planté, d'origine basque\*

(Notes on Francis Planté, of Basque origin)

Samazeuilh, Gustave

[BIBLID \[1136-6534 \(1998\) 11:7-24\]](#)

---

*Le musicologue Gustave Samazeuilh évoque la vie et l'oeuvre du pianiste Francis Planté, qu'il a connu. Certes, le nom de Francis Planté restera comme celui d'un grand musicien; cependant, il était certainement plus béarnais ou landais... que basque!*

*Gustave Samazeuilh musikologoak Francis Planté piano jolearen bizitza eta obra oroitarazten digu, hura bertatik ezagutzeko aukera izan baitzuen. Musikari handi baten gisa iraungo du Francis Plantéren izenak, baina ez euskal musikari gisa, baizik eta biar-notar edo landestar musikari bezala.*

*El musicólogo Gustave Samazeuilh evoca la vida y la obra del pianista Francis Planté, a quien tuvo la oportunidad de conocer. Cierto es que el nombre de Francis Planté perdurará como el de un gran músico, pero no como un músico vasco sino bearnés o landés.*

---

\* Archives José M<sup>o</sup> de Gamboa. Biarritz.

Les miracles de la longévité et de la bienfaisante activité ont, comme toutes choses ici-bas, un terme! Mais, pour tous les amis de Francis Planté, tous ceux qui, de près ou de loin, bénéficièrent des prestiges de son art ou des délicatesses de son cœur, la triste nouvelle parvenue de Saint-Avit parut d'abord invraisemblable. Nous l'avions vu déjà, parfois gravement, arrêté; nous le savions depuis quelque temps, sérieusement atteint, condamné à une retraite complète. Nous n'ignorions pas ses quatre-vingt-quinze ans presque sonnés. Mais, contre toute vraisemblance, nous espérions le revoir, retrouver, une fois de plus, égal à lui-même, ce "prince de la musique", comme l'a justement nommé un jour son compatriote, M. Léon Bérard. Hélas!

Né à Orthez en 1839, d'une vieille famille béarnaise, Francis Planté obtenait, à onze ans, le 1<sup>er</sup> juillet 1850, comme élève de Marmontel, le premier prix de piano au Conservatoire de Paris, à l'unanimité des suffrages du jury. Les artistes, les salons lui faisaient bientôt large accueil. Offenbach, Rossini, Berlioz, Gounod s'intéressaient à ses débuts. Chez Mme Erard, il rencontrait Thalberg, Rubinstein, Franz Liszt, Richard Wagner, qui ne doutèrent pas, dès l'abord, de l'exceptionnel avenir auquel il était promis. Puis, après les succès parisiens, ce furent les grandes tournées en France, en Espagne, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, où l'appui de la princesse Radzivil lui valut un triomphe incontesté même auprès de la famille impériale; en Autriche, où la princesse Metternich et le maréchal de Hohenlohe furent ses introducteurs; en Danemark, en Pologne, en Suisse, où Paderewski figurait parmi ses auditeurs enthousiastes; en Italie où il jouait à la Villa Médicis devant la princesse de Sayn Wittgenstein, l'amie de Liszt.

Mais l'amour de sa région natale, où il s'était marié avec mademoiselle Jumel, sœur du député des Landes, la nécessité aussi de suivre l'éducation de ses cinq enfants, l'induisirent à ne pas prolonger outre mesure les fatigues de cette vie nomade. Dès 1895, Francis Planté partageait son temps entre sa grande maison du boulevard Victor Hugo à Mont-de-Marsan, toute proche de celle d'Henri Duparc et sa propriété voisine de Saint-Avit, où pendant plus de trente ans, il montra tour à tour à ses innombrables admirateurs, pianistes, musiciens, et... chasseurs. Émerveillés que, chez lui, le virtuose du clavier restait l'égal de celui du fusil!

La vieille intimité, la communauté d'origine, de nos deux familles, l'affection qu'il avait pour mon père, passionné de musique, la fidélité qu'il témoignait au souvenir de mon grand-père maternel, Victor Lefranc, représentant des Landes à l'Assemblée de 1848, plus tard député des Landes, sénateur inamovible, et ministre de l'Intérieur dans le Gouvernement de M. Thiers, m'avaient vite appris le chemin de ces lieux privilégiés, où me rattachent tant de précieux souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse. Non seulement je pouvais y entendre le maître de céans dispenser pour quelques auditeurs, et souvent pour moi seul, le prestige de son art, mais je goûtais sa conservation si vivante, ses anecdotes si variées, sa verve intarissable, la curiosité inlassable de son esprit, hélas! aujourd'hui, si rare chez tant de pianistes plus jeunes - sans parler de l'indulgence qu'il voulait bien témoigner à mes premiers essais de compositeur.

Pendant de longues heures, tandis que les rayons du soleil inondaient la grande rue silencieuse, la lande bruisante ou les vertes prairies, nous lisions sur deux excellents pianos Erard, les nouveautés que Francis Planté me recommandait toujours de lui apporter de Paris. C'était en ces temps reculés où les transcriptions avaient encore des adeptes!

Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Vincent d'Indy, Debussy, Dukas, Ravel, Schmitt, Roussel, Roger Ducasse, Stravinsky, Honegger, Richard Strauss, Balakirew avaient chacun son tour. Et Planté, merveilleux lecteur quoiqu'il s'en défendit, leur témoignait une ferveur qu'il aimait à faire partager par des auditeurs parfois improvisés - fut-ce telle brave Landaise passant à proximité et conviée derechef, un peu ahurie, je l'avoue - à goûter les somptuosités de la *Péri* ou de *Daphnis et Chloé!*... Le soir, il n'était pas rare que le maître, infatigable et souriant, pour exaucer le vœu de nouveaux auditeurs, ou simplement pour son plaisir et le nôtre, se remit au piano et jouât quelque concert romantique, quelque œuvre moderne pour piano et orchestre, sans préjudice, bien entendu, des *Etudes* et *Scherzi* de Chopin, des *Rhapsodies* et des *Polonaises* de Liszt, des pièces de Schumann, où sa virtuosité, légère et fluide, qui n'excluait pas, au moment voulu, une singulière puissance sonore, son toucher de velours faisaient merveille!

Souvent des pianistes éminents, tels I. Philipp, Edouard Risler, Robert Casadesus, Marguerite Long, Blanche Selva, Mme Mante-Rostand, la sœur d'Edmond Rostand, étaient là pour me remplacer avec avantage, ou jouer eux-mêmes, sur la demande de Planté, et accompagné par lui, au deuxième piano, les œuvres classiques et modernes de leur répertoire. D'autres fois, c'étaient, avec le concours de partenaires appropriés, Noël Cousin, Lucien Capet, Marcel Darrieux, André Hekking, des auditeurs de musique de chambre contemporaine où maints compositeurs, depuis le signataire de ces lignes jusqu'à M. Darius Milhaud, avaient leur place. D'admirables mélodies d'Henri Duparc et de Charles Bordes avaient pour interprètes Mme Suzanne Balguerie et le maître du logis. Parmi des innombrables auditeurs de Saint-Avit, je me souviens d'avoir rencontré Eugène Ysaye, Camille Bellaigue, Vincent d'Indy, Pierre Lalo Reynaldo Hahn, Marcel Prévost, le docteur Babinski, Louis Barthou, qui rivalisait avec Planté de verve et d'esprit, les éditeurs Hengel et Durant, M. Blondel, directeur de la maison d'Erard. Le lendemain pour se reposer de ces journées entières de musique, on allait en battue, et le tableau de gibier de Francis Planté, maire de Saint-Avit, doyen des chasseurs comme des pianistes français, puisqu'il arriva à son soixante-quinzième permis, était souvent digne de celui de ses plus brillants invités spécialistes, tel le comte Clary!

Certes, Planté, dont la générosité de cœur n'avait d'égale que l'incessante activité, sorti souvent de son ermitage landais pour apporter son précieux concours à des causes utiles. En 1901, il triomphait à la Société des Concerts du Conservatoire. En 1907, il donnait, au théâtre Sarah-Bernhardt, au bénéfice de la Société mutuelle des Professeurs, une séance inoubliable, avec Diémer, Pugno, Risler et Alfred Cortot... Le deuil cruel de sa femme, en 1900, arrêta quelque temps son apostolat. Mais la guerre le trouva prêt, une fois de plus, à servir selon ses moyens, la France et la musique. Il fonda des œuvres patriotiques, joua pour elles dans tout le Sud-Ouest et accepta de revenir à Paris pour donner, au profit de la Société de Secours aux Blessés, deux grands récitals dans la crypte de la chapelle Saint-Honoré-d'Eylau, avec des programmes extraordinairement vastes et variés, qui firent sensation et trouvèrent, notamment en Camille Saint-Saëns et Claude Debussy des auditeurs éblouis.

Puis une maladie passagère, d'autres tristesses l'absorbèrent quelque temps. Son extraordinaire vitalité finissait toujours par reprendre le dessus. En septembre 1928, j'assistais à Orthez, sa ville natale, à deux autres récitals donnés le même jour à quelques heures d'intervalle, soit plus de six heu-

res effectives de piano, devant un public enthousiaste, accouru de toute la région! A minuit et demi, l'exécution de la *Polonaise en la bémol* de Chopin, par ce vieillard électrisé, aux yeux rayonnants, fut en vérité une chose inoubliable! Quelques jours après, c'était une soirée non moins brillante, avec le concours de la Garde républicaine, pour l'inauguration du nouveau théâtre de Mont-de-Marsan.

En 1930, je revoyais Planté à Saint-Avit en une journée d'intimité et dont le souvenir me reste précieux. Après un succulent déjeuner de spécialités landaises, où la garbure avoisinait les ortolans, le confit d'oie et les perdreaux, il tenait à me montrer "les progrès qu'il avait faits" dans une *Suite* de jeunesse et un poème pour piano, *Le Chant de la Mer*. L'auteur, dont le nom n'importe pas ici, dut reconnaître que, quant à la subtilité de la compréhension et le charme des sonorités, le maître avait dit vrai. Puis, au hasard de la conversation, vinrent, si j'ose dire, au bout de ses doigts, et sans la moindre préparation, tandis que je tenais le deuxième piano, la *Concerto en la* de Liszt, le *Concertstück* de Schumann, la *Ballade de Fauré*, la *Rhapsodie basque* de Bordes. Une tasse de thé, une demi-heure de détente, de promenades dans les tirés de Saint-Avit, de souvenirs de familles, de musique, d'anecdotes du passé contées avec une inlassable verve... Planté, coiffé du béret blanc qu'il affectionnait, était devant son clavier, soucieux de me convaincre qu'il "n'avait pas trop baissé" dans son grand répertoire. Tandis que les rayons du soleil couchant jouaient sur les verts pâturages, que la brise légère animait les fines aiguilles des pins qui dentelaient l'azur du ciel, dans le silence, attentif des choses et des êtres, à peine troublé par le tintement des clochettes d'un troupeau lointain, ses mains nerveuses et fines avaient recommencé de courir sur l'ivoire.

C'étaient, tour à tour, sa transcription si adroite de l'ouverture d'*Obéron* de Weber, ses *Etudes* préférées de Chopin, auxquelles il donnait des titres imaginés: la *Harpe du Poète*, les *Abeilles*, *Soyons gais*, le *Psaume pendant la rafale*, où la fluidité, la grâce, l'intensité de son jeu si personnel, si profondément de chez nous, se manifestèrent avec un incomparable

éclat... Et, pour finir la *Tarantelle* du même Chopin, enlevée avec le brio le plus éblouissant. N'avais-je pas devant moi, à quatre-vingt-treize ans le plus jeune, le plus vibrant des pianistes de France?

L'année suivante lui apportait, au 14 juillet, cette cravate de commandeur de la Légion d'honneur qui lui était due depuis longtemps et qu'un ami dévoué hâta peut-être, en prenant l'initiative d'une adresse au Gouvernement, comptant comme premiers signataires Louis Barthou, CH.-M. Widor, Paderewski, Herriot, Painlevé, la section musicale entière de l'Institut. Suivait une impressionnante pléiade de compositeurs, peintres, sculpteurs, virtuoses de tous les instruments, hommes de lettres et amis de la musique de tous ordres. Planté conçut de cet hommage unanime une joie et une fierté si vives, qu'elles ne furent pas hélas! sans avoir un contre coup direct sur sa santé, jusqu'alors miraculeusement épargnée. Nous jugeâmes dès lors plus prudent d'ajourner une manifestation amicale envisagée pour le mois de septembre, à Saint-Avit, au cours de laquelle Louis Barthou, si tragiquement disparu, se faisait une fête de remettre ses insignes au nouveau promu. Et depuis, puisqu'il lui était imposé de renoncer à son piano qui était sa vie et à l'enchantement qu'il dispensait aux autres, Planté souhaita ne plus être troublé dans sa retraite, jusqu'à ce qu'une congestion pulmonaire mit fin à cette longue existence employée sans cesse au culte de l'art et au bien d'autrui.

Par le fécond exemple de Francis Planté, dont la mémoire vivra en notre reconnaissant souvenir et qui a bien mérité de son art, se définit la haute mission des interprètes dignes de ce nom: défendre passionnément et respectueusement les grandes œuvres contre les combinaisons des brasseurs d'affaires, qui trop souvent vivent largement de la musique, quand ceux qui la font sont dans la détresse, et finiraient par la tuer, si on leur laissait le champ libre. Dans notre chagrin, il nous reste une reconfortante certitude: le nom de Francis Planté restera l'honneur de sa profession, et un des plus grands parmi ceux des serviteurs privilégiés de la musique de son temps.